

Le Cinéma Amherst

Denys Arcand

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94193ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arcand, D. (2020). Le Cinéma Amherst. *24 images*, (195), 36–39.

Le Cinéma Amherst

par DENYS ARCAND, cinéaste



↑ La mort en ce jardin de Luis Buñuel (1956)

De 11 à 19 ans, j'ai fréquenté le collège Sainte-Marie dirigé par les pères jésuites. Il était situé aux coins des rues Bleury et Dorchester. Cette dernière rue avait été nommée en l'honneur de Guy Carleton, Lord Dorchester, le deuxième gouverneur anglais de la province de Québec.

Aujourd'hui la rue s'appelle René-Lévesque. Le beau bâtiment de pierre a été évidemment détruit, il ne reste maintenant qu'une plaque de bronze vissée sur une pierre dans l'anfractuosité d'un mur en ruine.

Ma famille habitait rue du Parc Lafontaine presque au coin de la rue Roy. Au printemps et à l'automne, je marchais jusqu'au collège ou j'utilisais ma bicyclette. Lorsqu'il pleuvait ou pendant l'hiver, je prenais le tramway de la

rue Sainte-Catherine et le trolleybus de la rue Amherst. Jeffrey Amherst était ce général anglais qui avait eu la charmante idée de distribuer aux Amérindiens des couvertures infectées du virus de la variole. Le nom de cette rue a aussi été changé pour un nom iroquois, ce qui est bien sûr totalement ridicule, puisque le territoire de la Confédération des Six-Nations Iroquoises a toujours été l'État de New York.

Sur ma route, le tramway de la rue Sainte-Catherine s'arrêtait devant le Cinéma Amherst. Aujourd'hui, c'est une salle multidisciplinaire appelée l'Olympia. À l'époque, le Amherst programait chaque semaine trois films par jour qu'on pouvait voir pour environ trente sous. Sa programmation était tout à fait éclectique et imprévisible : des films américains en version originale et en version doublée, quelques films français, et par hasard des films italiens, espagnols et même mexicains. Les portes ouvraient à midi. On jouissait d'un rabais si on entrait avant une heure.

Chez les Jésuites, nous avions congé les mardis et jeudis après-midi, mais nous étions en classe les samedis. Nous ignorions, comme les cinéastes, la notion de « fin de semaine ». Comme je faisais beaucoup de sport, j'avais généralement des entraînements tous les mardis et jeudis. Mes parents étaient donc habitués à ne me voir rentrer ces jours-là qu'à l'heure du souper, comme tous les autres jours de la semaine. Mais certains mardis et certains jeudis, j'avais congé de sport. Le Cinéma Amherst était alors mon refuge bien-aimé. Théoriquement il fallait avoir seize ans pour entrer, mais j'avais grandi rapidement et, à quatorze ans, j'entrais sans difficulté.

Mes parents méprisaient le cinéma, il fallait donc que je leur cache ce plaisir

coupable. Mon père disait du cinéma qu'il était « un divertissement de chômeurs ». Il se souvenait des longues files de chômeurs qui attendaient à la porte des cinémas pendant la grande crise économique des années trente. Ma mère, jeune fille, avait été quelques fois au Cinéma de Paris à Québec, voir quelques films français. Elle avait aimé Pierre Larquey et Pierre Brasseur, mais sans plus. Pour eux la culture, c'était l'Opéra de Paris, la Scala de Milan, la chapelle Sixtine, le Louvre, Arthur Rubinstein et Raoul Jobin. Ils détestaient surtout le cinéma pour des raisons morales : on y voyait des gens danser, des femmes déshabillées et des couples adultères échangeant des baisers lascifs, (Cinéma Paradiso !). La danse à cette époque était strictement interdite au Québec par les autorités religieuses.

J'allais donc au cinéma l'après-midi, seul, en secret, dans une salle presque vide. À ce jour, ce sont encore les conditions de projection que je préfère. Pour moi le cinéma est un plaisir solitaire, contrairement au théâtre où le reflet des feux de la rampe éclaire les spectateurs. La pâle lueur de l'écran n'arrivait pas à percer l'obscurité de l'immense salle du Amherst. C'était très bien ainsi : j'étais seul avec les films. Et quels films ! C'était les années cinquante, l'âge d'or du cinéma. (Je crois que tous

les cinéphiles pensent que les films de leur jeunesse appartenaient à l'âge d'or.) Ford, Hawks, Mackendrick, Lang, ils étaient tous là, au Cinéma Amherst, sans publicité, sans références radiophoniques ou télévisuelles, sans critiques, sans réseaux sociaux et sans « influenceurs » ! Littéralement, je ne savais pas ce que je voyais. Je regardais des films et j'adorais ça. Je n'avais jamais rien lu sur le cinéma, je n'en avais jamais parlé avec personne, j'étais absolument vierge. Je me laissais envahir totalement par les images. Des fois je regardais les trois films d'affilée. D'autres jours je n'en regardais qu'un, au gré de mon humeur. Ensuite, je remontaient lentement la rue Amherst en pensant à ce que je venais de voir et en laissant lentement décanter mes émotions. Les actrices que j'adorais : Lucia Bose, Debra Paget, Arlene Dahl, Jean Peters. Je rentrais en silence et le soir en m'endormant, les images m'habitaient encore pour mon plus grand bonheur.

J'ai toujours eu horreur des ciné-clubs où il fallait « discuter » après la projection. Encore aujourd'hui, je déteste « discuter » des films. Les films sont les films et c'est tout. Et pourtant, obscurément, il y a des choses que je comprenais. Un jour, toujours au Amherst, j'ai vu un film qui m'a paru étrange : *La mort en ce jardin*. Je sentais confusément que ce film était différent des autres,

mais je ne comprenais pas pourquoi. L'actrice blonde était troublante, (Simone Signoret), mais au-delà d'elle, j'avais la conviction intime d'avoir vu là une œuvre mystérieuse et belle. Évidemment, ce mystère s'appelait Luis Buñuel, je ne l'ai appris que beaucoup plus tard, mais tout de suite, sans rien savoir de lui, j'avais ressenti une sorte de choc étrange qui est celui que j'éprouve toujours devant le génie. Je percevais confusément une réalité floue qui s'appelle la mise en scène : le choix des acteurs, la manière dont ils jouaient, les cadrages, le montage, tous ces éléments me touchaient sans que je puisse les identifier clairement.

Comme je déteste les théories, les systèmes et les ouvrages savants, je me suis toujours laissé surprendre par l'art. Je suis allé entendre Glenn Gould jouer les Variations Goldberg sans savoir qui il était, ni quelle était cette musique. Je suis entré au Boijmans Van Beuningen presque par hasard et ainsi de suite. Mais la critique a fini par me rattraper. Je fréquentais la merveilleuse bibliothèque municipale de Montréal, (qui n'existe plus évidemment, saccagée par les fonctionnaires), et un jour, dans la salle des périodiques, je suis tombé sur Les Cahiers du cinéma. Révélation ! J'apprenais que les films qui avaient enchanté ma jeunesse étaient des chefs-d'œuvre. Mon cœur ne m'avait pas trompé !